

FIESTAS DE LA PATRIA

En pos de nuestro clásico 20 de Julio, en que el Colegio del Rosario tomó parte, vistiendo, en asocio de los demás institutos docentes de la capital, uno de los carros que figuraron en la procesión cívica organizada por los Industriales y Obreros, celebraremos en breve el 7 de Agosto, aniversario de la inmortal Boyacá.

El paso de los Andes por el ejército, organizado en su mayor parte por Santander y comandado por el Libertador, es hazaña que supera al paso de los Alpes por Aníbal y por Napoleón. El combate del Puente de Boyacá es un prodigio de rapidez en la marcha, de audacia en el ataque, de pericia en el plan y los movimientos.

En tres horas, la tropa de Bolívar, hambreada, desnuda, devorada por la fiebre y la fatiga, mal armada, venció y tomó prisionero á un brillante ejército español, rico en recursos y mandado por jefes valerosos é instruidos. Aquel día quedó sellada la independencia de la Nueva Granada.

Recordemos aquellos nombres inmortales: Bolívar, Santander, Anzoátegui, Soublette, Rondón, Cedeño....

Viva la Patria!

Viva el Libertador!

LE 14 JUILLET

ET LA PRISE DE LA BASTILLE

Le 14 Juillet est depuis 1880 la fête nationale officielle de la République Française, qui a voulu perpétuer ainsi le souvenir de la prise de la Bastille et de la première atteinte portée à l'autorité royale par la population parisienne. On peut s'étonner justement de ce que le gouvernement ait choisi un anniversaire aussi défavorable à la Révolution naissante; car cet épisode

glorifié dans toutes les villes et communes de France par les accords d'une Marseillaise interminable, par des lampions tricolores et par des toast de vin de Champagne, est en réalité un des faits les plus honteux et les plus lâches de cette époque troublée. C'est le triomphe de la force brutale de toute une grande ville sur quelques malheureux soldats isolés; c'est après une facile victoire, l'acharnement hideux, l'assassinat et la mutilation de prisonniers sans défense; enfin, l'exhibition sauvage et dégoûtante de membres et de viscères sanglants au bout des piques brandies par des énergumènes hurlants et avinés. Heureusement pour la République, que la grande masse populaire est généralement fort ignorante en histoire, et que la plupart de ceux qui célèbrent le 14 Juillet s'en rapportant aveuglement à la version officielle, s'imaginent sincèrement fêter le premier grand geste fait pour la conquête de la liberté. Beaucoup de ces braves gens, s'ils connaissaient les faits réels, seraient sincèrement écœurés et se désintéresseraient complètement et du piteux anniversaire et des glorificateurs officiels de cette journée de deuil, de sang et de boue que nous allons essayer de retracer brièvement.

Agité en sous main par des meneurs anonymes appartenant aux sociétés secrètes, le peuple de Paris avait pris prétexte de l'approche de la capitale des Régiments Etrangers qu'on savait tout dévoués à la Monarchie, pour réclamer du Roi qui était alors à Versailles avec l'Assemblée Nationale leur éloignement, et leur remplacement par des milices nationales. Louis XVI n'ayant point fait de réponse à cette sommation populaire, une vive effervescence se manifesta bientôt à Paris. Dès le 13 Juillet le tocsin sonna partout, et le lendemain dans la matinée, le peuple se porta sur l'hôtel des Invalides dans les sous-sols duquel il trouva trente mille fusils et des canons. Des bandes armées parcoururent ensuite la ville, épouvantant les paisibles bourgeois et les commerçants qui presque tous fermèrent leurs boutiques.

Cette manifestation aurait probablement pris fin d'elle-même sans plus de dommage, si les sociétés secrètes voyant tout le parti qu'elles pouvaient tirer de cette multitude armée, n'avaient fait courir le bruit que des gents du peuple venaient d'être emprisonnés par ordre du Roi. Aussitôt un cri général s'éleva: "A la Bastille!" et une cohue de trente mille personnes se dirigea vers la vieille forteresse. Bâtie au XIV^e. siècle sous Charles V

pour brider Paris, la Bastille avait été prison d'Etat sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. On n'y enfermait d'ailleurs que des gentilshommes ou des gens de qualité, ce n'était donc pas un lieu de réclusion pour les gens appartenant à la classe populaire. En outre, s'il y avait eu des arrestations arbitraires sous Louis XIV et Louis XV, depuis l'avènement de Louis XVI, roi débonnaire et juste, on n'avait plus interné à la Bastille que de rares prisonniers dont la culpabilité était pleinement démontrée. Mais, il regnait chez le peuple un préjugé contre la vieille forteresse, qui la faisait considérer comme le symbole du despotisme, depuis que Mr. de Voltaire y avait été incarcéré et que Latude avait publié des mémoires fantaisistes sur sa captivité.

Il était près de midi lorsque débouchèrent des quartiers Saint-Antoine et du Marais les colonnes populaires. C'était une foule confuse et grouillante d'hommes à moitié nus, armés de mousquets, de fusils et de piques, de femmes du bas peuple et de prostituées, quelques unes attelées aux canons qu'on traînait à bras. A la foule se mêlaient quelque déserteurs du régiment des Gardes-Françaises, reconnaissables à leurs uniformes bleus et blancs et à leurs hauts bonnets à poil. Presque tout le monde portait la cocarde verte qui avait été inaugurée la veille au Palais-Royal par Camille Desmoulins comme emblème de l'insurrection. Le soleil de Juillet échauffait puissamment tous les cerveaux déjà troublés par de copieuses libations, et des cris de mort s'élevaient de toutes parts.

Le gouverneur de la Bastille était le marquis de Launay, homme énergique et royaliste coinçé. A la vue de l'immense foule qui débouchait de toutes les rues avoisinantes, il comprit l'imminence du péril. Il n'avait en effet pour garder le château qu'un détachement de quatre-vingts invalides et une trentaine de gardes-suisse.

Il comprit en outre qu'il ne pouvait guère compter que sur ces derniers, car il savait les invalides généralement imbus d'idées révolutionnaires. Enfin, si la poudre ne manquait pas, par contre les projectiles étaient très rares et ne suffiraient pas pour soutenir un combat prolongé. M. de Launay aurait certainement sauvé sa vie et celle de ses soldats s'il avait ouvert toutes grandes les portes de la Bastille à la multitude. Officier supé-

rieur et chevalier de Saint-Louis, il préféra accomplir son devoir de soldat en restant fidèle au Roi et à sa consigne. Aussi, fit-il fermer les grilles, lever le pont-levis et prendre les armes à la garnison. Au son du tambour battant le rappel sur les tours, le peuple qui croyait s'emparer de la forteresse sans coup férir, éclata en menaces et en maledictions, et une grêle de balles s'abattit sur les murs. Les suisses ripostèrent vaillamment, les Invalides, à contre cœur, et la bataille s'engagea.

Au bout de deux heures environ, les halles commencèrent à manquer chez les assiégés. Leur feu faiblit, et quelques invalides postés sur les tours mirent la crosse en l'air. A cette vue une députation s'avança vers la forteresse avec un drapeau blanc pour parlementer. Mais le gouverneur et les Suisses exaspérés la reçurent par un feu de peloton à bout portant qui la faucha presque entièrement, et la lutte continua plus terrible et plus inégale. En effet, la multitude des assaillants grossissait toujours; maintenant elle battait en brèche le château avec des canons habilement pointés par les gardes-françaises passés au peuple. La position des assiégés n'était plus tenable, et seuls les Suisses faisaient leur devoir, car les invalides avaient refusé de continuer à tirer sur le peuple, et sommaient le gouverneur de se rendre. Sentant tout perdu, dans un désespoir farouche, M. de Launay voulut s'ensevelir avec les assaillant sous les ruines de son château. Il descendit avec une mèche allumée au magasin de poudre. Il y avait là 135 barrils qui eussent fait sauter la Bastille et ses environs. Mais les Invalides se jetèrent entre lui et les barrils et croisèrent sur lui la bajonnette. Il consenti enfin à signer un billet par lequel il offrait de capituler. Deux des chefs des bandes populaires et les gardes-françaises promirent aux assiégés la vie sauve. On baissa le pont et le peuple se précipita en avant. La Bastille était prise.

La première préoccupation du peuple fut de délivrer les prisonniers, mais malgré les recherches les plus minutieuses, aucune victime de la tyrannie ne put être trouvée. On ne rencontra qu'une demi douzaine de prisonniers de droit commun, faussaires pour la plupart, un fou furieux et un escroc.

Quelques personnes s'étant emparé du registre d'écrou de la prison, voulurent élucider le mystère du Masque de fer et cherchèrent la page concernant l'identité de cet énigmatique person-

nage. Mais elle avait été arrachée et détruite par le marquis de Launay peu d'instants avant la capitulation, ce qui tend suffisamment à démontrer l'importance toute spéciale qu'on attachait à la conservation de ce secret d'Etat.

Cependant, malgré la promesse formelle de la vie sauve faite aux défenseurs de la Bastille, déjà commençait pour eux la voie douloureuse. Ils avaient été entraînés par le peuple dans la direction de l'Hôtel de Ville pour être livrés aux autorités. Tête nue, les mains liées sur le dos, s'avançaient les gardes-suisse et leurs officiers dans leur uniforme rouge, sous les poings menaçants et sous les injures de l'immense foule armée où fermentaient les passions les plus sauvages. A leur tête marchait le marquis de Launay en habit gris perle, en culotte de nankin, en gilet et bas blancs, et en petite perruque. Un coup de pique avait fait tomber son chapeau et des mains brutales l'entraînaient par le collet de son habit. La figure en sang et couvert de crachats et d'immondices, il chancelait sous les coups, bien que trois ou quatre gardes-françaises essayassent de le protéger. Soudain un boucher lui arracha sa croix de Saint-Louis et l'en soufléta. Au même moment un coup de hache abattit le gouverneur. Comme il essayait péniblement de se redresser, une ruée sauvage se produisit. Couteaux, bayonnettes, sabres s'abaissèrent et reparurent ruisselants. Un râle affreux retentit et au bout d'une pique surgit une tête aux cheveux poudrés, aux yeux exorbités, à la bouche ouverte et convulsée. L'apparition de l'épouvantable trophée fut saluée d'une clameur sauvage, et le massacre des Suisses commença.

Lardés de coups de pointes et même de coups de ciseaux donnés par les femmes qui s'efforçaient de leur crever les yeux, ces malheureux périrent presque tous. Quelques uns seulement s'échappèrent à la mort grâce à l'intervention d'un peloton de gardes-françaises qui leur firent un rempart de leur corps.

Un brusque arrêt s'était produit pour arracher leur uniforme aux cadavres et pour mutiler le corps du marquis de Launay. Un forcené feudit la poitrine du mort, lui arracha le cœur et le mit également au bout d'une pique. Puis de nouveaux cris de mort éclatèrent. On réclamait une autre victime, le Prévôt des marchands de Paris, Mr. de Flesselles, car on venait de trouver dans une des poches du gouverneur de la Bastille un bi-

let de ce magistrat conseillant la résistance tandis que lui amuserait les Parisiens avec des cocardes.

Mr. de Flesselles se trouvait justement à l'Hôtel de Ville lorsque la foule fit soudain irruption dans la Salle des Séances, en l'accusant de trahison et en réclamant sa tête. Il essaya de la calmer et offrit d'aller se justifier devant l'Assemblée populaire du Palais-Royal. On feignit de se rendre à son désir, on l'emmena, et au milieu de la place de Grève un homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet. Alors ce fut du délire. On se rua sur le cadavre pour le piétiner, le dépecer, pour se vautrer dans son sang. Sous le crépuscule tombant, des rondes se formaient, des bouteilles de vin circulaient et des groupes d'hommes en guenilles et de filles ivres et débraillées brandissaient des armes sanglantes, entonnaient le refrain révolutionnaire du Ça ira, tandis qu'au dessus de la foule se balançait la face spectrale du marquis de Launay, semblable à la tête silencieuse et fatale de quelque implacable Gorgone, annonciatrice de la rafale sanglante qui allait bientôt s'abattre sur la France. Tel est le souvenir poignant, sauvage, effrayant qu'évoque pour nous l'anniversaire du 14 Juillet, anniversaire que la République Française a choisi pour en faire sa Fête Nationale.

MARQUIS DE BROO

Galería de hijos del Colegio

FRANCISCO JOSE DE CALDAS

(Continúa)

"Fue solamente cuando se le agotaron sus propios recursos pecuniarios cuando, entregado del todo al observatorio astronómico, se atrevió a pedir un *moderado* sueldo, para su subsistencia y para mantener el decoro de ese plantel

"En cuanto a los manuscritos, si hubiera pedido todos los de la Expedición, la historia debiera aplaudirlo, porque según dice el apoderado é íntimo amigo de Mutis, señor Rizo, las descripciones de la *Flora* que dejó este sabio eran incompletas, y tan